

Tralala

Un film d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu



Une comédie musicale miraculeuse au casting parfait.

Depuis une vingtaine d'années, les frères Larrieu filment l'amour (et un peu la mort) entre vallées fleuries, buissons de trivialité et pics métaphysiques. Voici, pour leur septième long métrage, qu'ils explorent, avec délice, les sentiers de la comédie musicale. Le titre, si guilleret, atteste, d'emblée, que la partition sera pimpante, mais cette histoire de revenant s'impose, aussi, comme leur meilleure comédie humaine, où il suffit d'un malentendu pour que l'espoir renaisse. La comédie musicale en Technicolor à la Vincent Minnelli, le romanesque provincial de Jacques Demy et, surtout, la « nouvelle scène française », dont les meilleurs représentants ont écrit et composé les chansons du film : les frères Larrieu embrassent leurs amours plurielles avec entrain et volupté.

Dans les verres, les alcools, rouges, bleus ou ambrés, s'assortissent aux reflets des lampions au bord d'un lac (où se trémoussent des bonnes sœurs), ou de la boule à facettes d'une boîte de nuit. Josiane Balasko est aux platines et sur la piste de danse : jamais elle n'avait autant ému et étonné qu'avec le costume lamé or de cette mère disco qui veut croire au retour de l'enfant prodigue. Dans un magasin de souvenirs pieux, Mélanie Thierry, sublime, chante du Jeanne Cherhal, demoiselle de Lourdes et non plus de Rochefort, pour s'extasier sur un homme qui l'a fait « jouir trois fois ». Pendant que Maïwenn, elle, irradie de nostalgie grâce à la pop douce d'Etienne Daho. Révélation du film, le chanteur Bertrand Belin impose son charisme d'acteur, en grand frère mélancolique au cœur de rocker – « Depuis vingt ans, je boude, je fais mon Clint Eastwood ».

La fluidité, si satinée, de la mise en scène, et chaque morceau musical enluminent, tout à tour, les interprètes de cette troupe qui, au diapason de Tralala, le berger de hasard aux accents de Philippe Katerine, se réinvente, un temps, en insolente famille recomposée. **Tout, ici, donne à croire à la magie des rencontres, au mensonge bienfaisant, à la vérité derrière les masques. Et au miracle féminin**, comme le rappelle un prêtre italien, qui sirote un spritz, dans un bistrot, la nuit « Jésus Christ mon amour, comme les femmes sont belles, comme elles laisseront toujours un parfum éternel ». Avec ce *Tralala* d'une foi insolente dans les bienfaits du cinéma, les Larrieu pourraient bien avoir écrit leur « Cantiques des cantiques ».

Guillemette Odcino

Tralala

Un film d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu

Le Monde

Les Larrieu font des miracles à Lourdes.

Le Larrieu nouveau est arrivé ! Pour qui, par extraordinaire, ne verrait que vaguement, il suffit de se retourner, prendre la direction du Sud-Ouest, remonter à peu près vingt ans, et voir passer, le long des vitres, un territoire de fantaisie où les frères Arnaud et Jean-Marie, lourdaï d'origine, arpenteurs montagnoux des miracles et des possibles, auscultent l'état critique d'une utopie qu'ils ne parviennent à s'ôter ni de la tête ni des semelles.

Tralala remet le couvert en même temps qu'il revient au bercail. Les deux hommes tournent donc cette fois à la maison, à Lourdes, village féérique frappé du sceau de la foi catholique, de la croyance au miracle et du commerce bien compris. ***Tralala* rejoint aujourd'hui la courte liste des mémorables films qui y furent tournés**, sans que le goût de la provocation y entre pour beaucoup. Plutôt celui de la pure fantaisie, de la nonchalance poétique, du dandysme rocailleux.

Trois forts ingrédients servent à la fratrie Larrieu. Le premier est le vieux complice Mathieu Amalric, acteur sur le fil qui n'aime rien tant qu'offrir son intime vacillement aux grands chavirés de la profession. Le deuxième est la belle décision de se la jouer comédie musicale, en faisant interpréter par une grosse majorité de non-chanteurs des choses de goût, signées Bertrand Belin, Philippe Katerine, Dominique A, Etienne Daho, Jeanne Cherhal. Enfin, il y a bien sûr l'intrigue, qui a l'intelligence d'offrir une variation profane du canon lourdaï : souffrance et maladie de l'âme, apparition providentielle, guérison miraculeuse.

Placé sous le signe ambivalent de l'imposture et de la sainteté, *Tralala* se fait donc rapidement reconnaître comme une version haute-pyrénéenne d'un *Théorème* de sulfureuse mémoire (Pier Paolo Pasolini, 1968), gigue fantasque parlée, chantée et dansée sur un lieu de pèlerinage comme vidé de ses centaines de milliers de processionnaires. Sachant que le miracle tient à un fléau (le Covid-19), on en déduira, une fois encore, qu'à quelque chose malheur est bon, principe philosophique avec lequel le libre cinéma des Larrieu fraie depuis toujours.

Jacques Mandelbaum

Tralala

Un film d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu

PREMIERE

Un miracle de film !

Ils s'y étaient déjà essayés dans *Un homme, un vrai*. Comme un premier flirt avant la grande passion amoureuse entre deux êtres faits pour vivre ensemble. Car tout dans le cinéma ludique des Larrieu, ancré dans le réel et pourtant toujours un peu ailleurs, devait les conduire vers la comédie musicale. Mais à leur main, à la fois totalement dans le genre et un peu à côté donc. Soit la relation qu'entretient leur personnage principal avec l'existence.

Il s'appelle Tralala, un clochard céleste qui squatte un immeuble en démolition quand, dans Paris, il a une apparition. Une jeune fille vêtue de bleu, venue de Lourdes, qui s'évapore comme elle est arrivée, et qu'il part retrouver dans sa ville (celle, natale, des Larrieu), la cité de tous les miracles, où une famille décide de le reconnaître comme l'un des siens. Un fils disparu depuis vingt ans et attendu comme le Messie. Les faux-semblants, les mensonges qu'on préfère s'inventer pour fuir une réalité trop morose, sont au pouvoir dans cette comédie qui mêle avec bonheur les genres musicaux, chaque personnage ayant son compositeur attribué.

Une polyphonie qui ne rime jamais avec cacophonie car l'art de la loufoquerie des Larrieu repose sur une grande maîtrise. La règle de leur jeu est précise mais jamais étouffante. **Et ses merveilleux solistes (Mathieu Amalric, Mélanie Thierry, Josiane Balasko et la révélation Bertrand Belin dont la gueule charismatique devrait squatter régulièrement le grand écran dans les années à venir) donnent de la voix avec un enthousiasme généreux et une foi inextinguible dans le cinéma.**

Thierry Chèze

Tralala

Un film d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu

les
inRockuptibles

**L'ancien flirt des frères Larrieu avec la comédie musicale
se transforme en joyeuse histoire d'amour.**

Le dénommé Tralala (Mathieu Amalric, magistral) est un guitariste de rue qui végète à Paris. Un soir, il croit rencontrer sa muse, sa fée clochette, sa Nadja, une jeune fille évaporée, éthérée, qui lui intime : *"Surtout, ne soyez pas vous-même"* puis disparaît, ne lui laissant pour seul indice qu'un briquet tempête à l'effigie de la Vierge de Lourdes. Voici que Tralala débarque dans la capitale pyrénéenne des miracles, en quête de l'autrice mystérieuse de ce mantra. Première surprise, avouons-le : nos rares séjours à Lourdes ne nous avaient laissé que d'horribles et sordides souvenirs de marchands du temple vendant des gourdes d'eau bénite sentant le plastique et de prêtres souriants mais rogués. Eh bien les frères Larrieu, certes natifs de la ville, nous la montrent dans sa beauté, sous le soleil, habitée par d'hédonistes païennes.

Seconde surprise : dès le lendemain de son arrivée, on prend Tralala pour un autre, un fils prodigue parti vingt ans plus tôt, que sa maman (la grande Josiane Balasko) reconnaît tout de suite comme étant son Pat(rick) adoré. Un peu gêné, Tralala se dit qu'il profiterait bien du confort qu'on lui offre. Il couche avec son "ex" (géniale et lumineuse Mélanie Thierry du début à la fin du film), qui comprend tout de suite qu'il n'est pas Pat mais s'en fiche bien. Notre Martin Guerre de pacotille est aussi reconnu par son "premier amour" (Maiwenn), par son "frère" sombre et méfiant (Bertrand Belin) ... Si bien que le spectateur finit par rêver que Tralala soit le vrai Patrick, frappé d'amnésie... Mais quelle joie d'être un autre !

Tralala est un film qui a la grâce. Musical (Philippe Katerine, Dominique A, Belin, et même une chanson d'Étienne Daho), bigarré, impur, un moment de bonheur qui culmine dans une scène de boîte de nuit, magique et onirique. Il y a aussi un thème plus : celui de la descendance. Sait-on vraiment de qui on est l'enfant ? Mais quelle importance ? Dans le cinéma des Larrieu, il y a quelque chose qui passe, qui revient, qui s'en va, comme le furet de la chanson, le désir, et ce n'est pas bien grave. Ça s'en va et ça revient, c'est fait de tout petits riens : le retour de l'enfant perdu, la passion des pères, le passé qui ne passe pas... Mais revoici Tralala ! Retournons dans sa folle farandole !

Jean-Baptiste Morain

Tralala

Un film d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu

TEASER

CINEMA

**Le cinéma loufoque et hédoniste des frères Larrieu se mue en comédie musicale.
Du cinéma aussi allumé qu'illuminé.**

Les frères Larrieu ont toujours apprécié les chemins de traverse. Leur cinéma aime filer à travers champs pour nous montrer le monde autrement. Chez eux, regarder ailleurs, regarder autrement (les corps, les gens, les sentiments, la société) a toujours fait partie d'un état d'esprit politique et esthétique. Le chemin pris ici est sinueux : la comédie musicale. Qui plus est, une comédie musicale à la française avec chansons à textes et mélodies en mineur, peuplées de visages connus qu'on ne voyait pas franchement taillés pour ce genre-là. Et ça marche !

Avec une fausse désinvolture joyeuse, les Larrieu se glissent dans les pas de Tralala, un chanteur clochard, et donnent le sentiment d'attendre qu'un film apparaisse. « Ne soyez pas vous-même », répète sans cesse le personnage et le film. Comme un appel à la fiction, Tralala se mue, devient autre et la fiction apparaît. L'effet est troublant, déroutant d'abord et puis soudain on a le sentiment d'être emporté par le film, ses personnages, son esthétique joueuse (rien n'est sacré chez les Larrieu et le beau surprend forcément) et ses mélodies tantôt rock, tantôt pop, tantôt rieuses, tantôt intimes. Josiane Balasko est une mère attendrissante et une DJ disco, Mélanie Thierry une amoureuse du passé et une blueswoman meurtrie, Maïwenn une bourgeoise secrète, on y croise le chanteur Bertrand Belin très convaincant en fils délaissé... Tout ce beau monde chante et se réinvente avec le sourire aux lèvres.

En chef d'orchestre, semeur de fantaisie et d'étrange, Mathieu Amalric a l'œil halluciné, la barbe longue et le débit rapide. Comme toujours chez les Larrieu, il incarne le film, le porte, le déplace et on le suivrait aveuglément. Joliment, Tralala et ses chansons de guingois (signées entre autres Katerine et Jeanne Cherhal – peut-être le plus beau moment avec Mélanie Thierry) vont remettre cette petite bande d'aplomb, réconcilier les vivants avec les morts, les mères avec les fils/filles, les mots avec la musique. **Du cinéma qui n'a pas peur d'être totalement lui-même.**

Renan Cros

Tralala

Un film d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu



Croire encore au possible enchantement d'un monde abimé...un miracle du cinéma.

...Une jeune fille en bleu attire Tralala jusqu'à Lourdes, faisant de nous, spectateurs nostalgiques des comédies musicales et provinciales de Jacques Demy, des pèlerins en quête d'une prodigieuse guérison. La fille a bien averti Tralala : « Surtout, ne soyez pas toi-même ». Ainsi, dès que Tralala arrive à Lourdes, il est accueilli par une famille de cinéma (Denis Lavant, Josiane Balasko, Mélanie Thierry, Maïwenn) qui lui propose d'emblée endosser un rôle. Mère, frère, anciennes amantes : tous semblent heureux de prendre Tralala pour un autre. Ils se réjouissent de retour de Pat, enfant prodige du pays, disparu il y a plus de vingt ans.

De morceaux improvisés en souvenirs inventés, Tralala accepte d'entrer dans la mascarade. Ce faisant, il libère les habitants de Lourdes du fantôme qui les hante depuis de longues années. Comment les délivre-t-il ? En les révélant, comme des êtres de scène. Le frère gagne l'admiration de ses fils en leur montrant qu'il est un bon guitariste ; la mère reprend du service aux platines, redorant le blason de son hôtel à l'abandon... Tralala est un imposteur, certes, mais aussi un enchanteur, un Puck des temps modernes qui clôt le film de son monologue.

Lourdes, avec ses intérieurs surannées et ses figurants en soutane, se prête à devenir le théâtre de ce miraculeux jeu de rôles. Avec l'aide du chef opérateur (le très doué Jonathan Ricquebourg) et de leurs auteurs-compositeurs (entre autres Philippe Katrine, Dominique A, Jeanne Charbal, Bertrand Belin, qui composent une bande-son loin des orchestrations symphoniques des comédies musicales traditionnelles), **les frères Larrieu enchantent leur ville natale d'un charme de guinguette qui donne envie de croire aux miracles.**

Louise Dumas

Tralala

Un film d'Arnaud et Jean-Marie Larrieu

CAHIERS
DU
CINEMA

Rouvrir le paradis.

Dès que *Tralala* est transporté de Paris à Lourdes, les frères Larrieu emboîtent le pas à Jacques Demy, qui a su ne pas choisir entre Hollywood (le lyrisme, la couleur, les figurants) et la province française (la chronique, l'imperfection de la production). Comme lui, ils suivent le principe constitutif du *musical classique* - la réinvention de soi - mais ils le poussent à l'extrême, d'un mot d'ordre qui vient d'une chanson plus ancienne de Katerine, « Delta » : « *Surtout, ne soyez pas vous – mêmes* ».

Comme Demy, qui n'avait pas à sa disposition pour *Les Demoiselles* que le savoir-faire de Françoise Dorléac et celui, chanté de Danielle Darrieux, les frères Larrieu mettent au coude-à-coude professionnalisme et amateurisme, non pas en rabaissant la virtuosité des uns pour amoindrir les défauts des autres, mais en redoublant la dimension composite du film. La religion ready-made de Lourdes, l'impossibilité d'y distinguer la foi sincère des pèlerins de l'industrie du tourisme de masse, trouve un écho dans le réemploi de morceaux préexistants.

Mêler ici plusieurs compositeurs aux personnalités si marquées, c'est mimer l'univers d'un *Brigadoon*, lui faire prendre l'eau (bénite) de toutes parts, et choisir Lourdes sans la satiriser (le prêtre italien que rencontre *Tralala* fait plus penser à Moretti qu'à Fernandel), c'est **s'inscrire dans le régime de croyance magique qu'empruntait le funambule Minelli dans sa fantaisie écossaise.**

Charlotte Garson

Retrouvez l'intégralité de la critique, ainsi qu'une interview des frères Larrieu, dans le numéro d'octobre des Cahiers du cinéma